

Nayef Maalouf

Je me souviens



© Tous droits de traduction, d'adaptation
ou de reproduction sont réservés pour tous pays

Éditions Dergham
www.dergham.com

ISBN: 978-9953-579-42-9

*« J'aime que l'homme donne sa lumière.
À sa seule flamme, je mesure sa qualité. »*

Antoine de Saint-Exupéry

Préface



DANS ce livre, je ne propose pas de doctrine, mais une expérience. Une vie qui a toujours eu le goût de l'exigence.

Cette exigence, je l'ai vécue dans mon engagement pour une éducation meilleure; éducation dont l'objet est l'épanouissement de l'homme dans toute sa richesse.

Grâce à une équipe de volontaires, d'universitaires, de chercheurs; grâce aux organisations internationales – à l'UNICEF surtout, à l'UNESCO, à l'OMS, aux experts de la Banque mondiale, aux missions culturelles étrangères –, nous avons pu introduire dans notre système d'enseignement des innovations qui se sont révélées comme un phare dans la nuit de la guerre.

Que sont devenus aujourd'hui les jardins d'enfants dans nos écoles publiques? Les trois cent soixante parcelles de terrain offertes pour le «regroupement scolaire»? L'éducation



sanitaire? L'initiation professionnelle pour les enfants de douze à quinze ans?

Que sont devenus ces enfants de la guerre pour lesquels nous avons failli donner notre vie!... Nous avons œuvré pour soigner leurs maladies, atténuer leur souffrance, améliorer leur santé, leur nutrition, veiller à leur bien-être, et promouvoir chez eux les valeurs de paix, de compréhension et de dialogue.

Je m'étais promis de construire, d'amener les gens à mettre le doigt sur les problèmes, de les conduire à reconsidérer toutes sortes de concepts et de conventions, et quand je fais le bilan, je m'aperçois que ce qui a été conçu et réalisé durant la guerre a été détruit par cette même guerre.

Tous les jours durant la guerre, nous étions mis au défi, en demeure d'affronter un événement; et chaque jour, nous pouvions voir dans ce défi l'origine de nos réalisations et les dimensions de notre espoir.

Il me semble que c'est dans ce défi, dans cette course au sommet, que le fameux mythe de Sisyphe trouve tout son sens. Nous roulons éternellement notre rocher vers le haut, le rocher finit par retomber; mais comme le dit Albert Camus: «La lutte vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme.»

À l'exemple de certains de mes prédécesseurs ou collègues, j'ai toujours essayé d'ennoblir les tâches que l'on me confiait, de ne pas être ce «vieux bureaucrate», indifférent aux grands problèmes, qui se contente de passer son temps à signer papiers et documents de routine.

Ce comportement non conventionnel dans une administration désuète, m'a parfois coûté cher. Le milieu administratif est souvent hostile à tout ce qui n'est pas habituel.



À la mairie de Beyrouth, ville qui a survécu à quinze ans de guerres, il fallait tout reconstruire. L'argent manquait, les hommes aussi. J'ai dû m'adresser aux mairies étrangères, à l'Association des villes arabes, aux organisations non gouvernementales, aux conseils des quartiers... tous ont répondu. La correspondance que je présente dans le texte témoigne de l'intérêt et de l'enthousiasme qu'ils ont manifestés.

Évidemment, je n'étais pas le seul dans cette tâche exceptionnelle.

De même, les coupures de presse que je confie à mon texte, témoignent de l'expérience que j'ai vécue. Bien qu'elles ne soient pas exhaustives, et qu'elles offrent parfois au regard un aspect élogieux, elles ne méritent pas l'oubli, car elles expriment les aspirations d'une époque, d'une génération.

N.M.

Horizons



EN cette soirée de décembre, l'idée me vient de revenir à l'écriture. Aventure passionnante, mais parfois pénible. Passionnante, car on n'écrit que ce qu'on aime. Pénible, car les mots ont un secret qu'il faut savoir dévoiler pour les mettre en bonne place.

Ma pensée va à ce petit garçon plein de dynamisme, d'espoir, de courage, et curieux de tout savoir. Il avait cinq ans lorsque la Seconde Guerre mondiale éclata en 1939.

Ce garçon vivait avec sa famille dans un village lointain du côté de Baalbek, ville antique située au nord de la plaine de la Békaa, baptisée Héliopolis ou « ville du soleil », et composée de ruines de l'époque gréco-romaine, où trois temples géants dominant le lieu : Bacchus, Jupiter et Vénus. Cette belle cité fut et reste un lieu privilégié pour célébrer les arts vivants et la musique. Depuis sa création en 1956, et son inauguration par Jean Cocteau venu présenter sa *Machine*

infernale, et malgré une interruption de plus de vingt ans pour cause de guerre civile, le festival de Baalbek mène harmonieusement opéras, musiques de chambre, comédies musicales, danses traditionnelles, pièces de théâtre et mélodies du monde entier. C'est cette diversité qui a, depuis toujours, fait l'identité du festival et son charme.

Tout l'horizon du jeune garçon se réduisait à cette chaîne de montagnes de l'est. Il se réjouissait corps et âme de la beauté naturelle qui l'entourait. Quand, la nuit, le ciel était clair, il contemplait les étoiles qui brillaient au-dessus de sa tête ; l'immensité de l'espace semait l'intrigue dans son cœur et un sentiment d'effroi envahissait son être tout entier.

Lorsque la guerre a éclaté, un tas de questions ont commencé à occuper son esprit : « Pourquoi la guerre ? Pourquoi les gens s'entre-tuent-ils ? Pourquoi parle-t-on de "Seconde" Guerre mondiale ? Quand avait donc eu lieu la Première ? » Depuis son enfance, il avait connu l'agressivité des humains qui, face à la sérénité et à la générosité de la nature, et à tout l'amour qu'elle répand dans nos campagnes, l'avait tant intrigué.

Tous les soirs, dans son petit village, les gens se regroupaient en deux clans. Ils passaient leurs soirées à observer les cartes géographiques afin de repérer les lieux de conflits dans le monde. Pour eux, c'était une manière de se distraire, de se cultiver, et de partager aussi la peine de ceux qui vivaient les atrocités de la guerre. La vie était simple, innocente, naturelle. Il n'y avait pas encore tout ce progrès technique et technologique auquel on assiste aujourd'hui, et qui, de jour en jour, nous étonne par ses nouvelles inventions.

Dans ce village d'antan, chaque clan possédait une radio. C'étaient les deux seules radios du village. Les nouvelles des

batailles préoccupaient tout le monde, même ce petit garçon innocent, qui croyait encore que la vie n'était que paix, amour, jeu, amis, parents, voisins. La radio l'amusait et l'occupait au point qu'il ne cessait de tourner autour et de se demander comment cette « machine » parlait, n'étant habitué qu'à voir les humains le faire. Il y entendait, pour la première fois, des noms étranges : Hitler, Goering, de Gaulle, Staline, Churchill, Roosevelt, Pétain, Montgomery, Rommel, Eisenhower... Et les questions continuaient à défiler dans sa tête comme un vertige. Qui étaient donc ces hommes ? Pourquoi parlait-on autant d'eux et répétait-on sans cesse leurs noms ?

À la radio, on n'entendait parler que de blessés de guerre, de mort, de milliers de morts... Et ce garçon, qui, dans son jeune âge, n'aurait dû penser qu'à la vie, au jeu, à l'avenir, car cela était son droit le plus naturel, le droit naturel de l'enfance, pensait à la mort. Pourquoi devait-elle exister ? Pourquoi mourir ainsi ? Pour quelle cause ?

Trois ou quatre ans après, il se retrouvait dans une école interne, parmi des élèves plus âgés que lui, qui organisaient sans cesse des manifestations dans les rues. C'est bizarre l'enfance, ce doux regard plein de bonne foi. Il participait à ces manifestations sans savoir ni pourquoi elles avaient lieu, ni même pourquoi il y prenait part. Et pourtant, les leaders libanais qu'étaient le président de la République, Béchara el-Khoury ; le chef du gouvernement, Riad el-Solh ; le président de la Chambre des députés, Adel Oussayran ; et d'autres grandes personnalités telles que Camille Chamoun, Abdel Hamid Karamé, Salim Takla... venaient d'être arrêtés dans la forteresse de Rachaya. Cet événement provoqua une révolte populaire, et des manifestations eurent lieu partout dans le but de faire libérer ces prisonniers.

Quelques jours plus tard, le jeune garçon participa à de nouvelles manifestations, encore plus importantes ; mais, cette fois, pour fêter la libération de ces leaders. Manifestations pour protester, manifestations pour célébrer, toujours et encore des manifestations ! Comme si les gens attendaient le moindre événement pour se défouler tous ensemble. Et le petit, involontairement entré dans ce cercle, se voyait au centre de tous ces manifestants tellement nombreux, comme un petit point dans ce vaste monde. Il ne comprenait pas pourquoi ces événements avaient lieu. À quoi bon emprisonner des gens qu'on allait libérer de toute façon quelques jours plus tard ?

Quelques années passèrent avant qu'il n'entende parler de la guerre en Palestine. C'était en 1947-1948. Il vit alors des hordes de Palestiniens venir se réfugier au Liban, démunis, fuyant leur pays. Ils s'installèrent d'abord aux frontières palestino-libanaises, espérant retourner chez eux le plus vite possible, retrouver la chaleur de leurs maisons dans lesquelles ils se sentaient rois. Malheureusement, cet espoir, qui était en fait leur droit s'estompa peu à peu, et ils se retrouvèrent dispersés dans plusieurs villes et villages libanais. Le jeune garçon observait ces gens et se demandait pourquoi ils étaient là. Pourquoi étaient-ils aussi misérables ? Ne pouvait-on pas connaître un sort meilleur que celui-là ? Ces gens méritaient-ils ce qu'ils subissaient ? Qu'avaient-ils fait ? Les questions existentielles défilent dans nos têtes à tous âges ! À présent, il commençait à y voir plus clair. Il comprenait que c'était les communautés juive et arabe de Palestine qui s'affrontaient. Puis la guerre israélo-arabe commença le 15 mai 1948, avec la création d'Israël. Des armées de plusieurs États arabes voisins entrèrent en

guerre. Comme par malheur, et comme si les Arabes étaient condamnés à la défaite, ils sortirent vaincus de cette guerre. Suite à cela, des coups d'État se succédèrent. 1948 fut une année inoubliable, des crises aiguës ayant lieu dans tout le monde arabe.

En 1951, une autre grande crise survint au Liban : le président du Conseil, Riad el-Solh, fut assassiné. Quelques mois plus tard, une grève générale eut lieu dans le pays, suite à laquelle le président de la République démissionna.

Sept ans plus tard, en 1958, une nouvelle crise vit le jour, pendant laquelle ce jeune homme faillit payer de sa vie.

Payer de sa vie peut-être sans raison. Les tensions politiques et religieuses internes du pays étaient derrière ces événements. Des attentats à la bombe et des assassinats furent suivis de grandes manifestations de rue. Face à cette agitation et à la révolution ayant lieu à la même date en Iraq, causant la mort du roi Fayçal II et de son premier ministre, le président de la République, Camille Chamoun, obtint le débarquement de 14 000 militaires américains, « *pour la sécurité, disait-on, du port de Beyrouth et de son aéroport international* ».

Ces événements dramatiques ne s'arrêtèrent pas là. Dans la nuit du 30 au 31 décembre 1961, un putsch fut tenté par le Parti national syrien. Une vingtaine de chars de la garnison de Tyr rejoignirent les putschistes et tentèrent un assaut manqué contre le ministère de la Défense. Le chef d'état-major de l'armée, le directeur de la Sûreté générale, le commandant militaire de Beyrouth et celui de la gendarmerie furent faits prisonniers. Le président de la République, Fouad Chéhab, réussit à capturer les putschistes, et les otages furent libérés le jour même.

Entre les années 1961 et 1968, une petite accalmie s'installa, puis, en 68, une grande crise gouvernementale secoua le pays et laissa les Libanais dans l'embarras, livrés à leur sort. On arrive ensuite en 1975, une date maudite, solidement ancrée dans la tête des Libanais. Leur vie, leur famille, leur travail... tout fut affecté par cette date. Le Liban fut alors le théâtre d'une guerre dévastatrice qui se manifesta de deux manières : la guerre des autres sur le territoire et le dramatique conflit entre Libanais pour des raisons religieuses, confessionnelles, politiques, économiques et sociales. Le garçon revient aux premières heures de cette guerre : dans la capitale, entre les coalitions de droite et de gauche ; au nord avec les Palestiniens...

Il pense aux massacres, aux enlèvements, aux francs-tireurs, au siège d'Achrafieh, à la guerre de Zahlé, aux invasions israéliennes de 1978 et 1982, à la guerre de la Montagne, aux déchirements entre groupes communautaires, aux guerres intestines de 1989-1990. Partout, c'était l'option pour la « terre brûlée » qui était choisie...

Il se rappelle le sentiment de désespoir qu'il a eu, quand, après une petite accalmie, il est rentré chez lui pour trouver sa maison démolie, pillée, tous ses souvenirs en ruine et ses espérances perdues.

Depuis son enfance jusqu'à l'âge adulte, ce jeune homme a été témoin de guerres qui semblaient ne jamais finir. Il se souvient très bien que, lorsqu'il était étudiant à l'Université libanaise nouvellement fondée alors, il participa à son tour aux grèves des étudiants, faisant même partie du comité qui appelait à la grève. Une fois diplômé, il entra dans une école à Beyrouth – cette capitale qui a tant inspiré les poètes, même après sa destruction – où, lorsqu'il enseignait le français, les

élèves lui reprochaient d'enseigner la langue du colonisateur. Comme sa souffrance était alors grande de voir son pays déchiré par tant de confessionnalisme, tant de fanatisme, tant de haine ! Comment ne pas réagir, lorsqu'on voit le pays de son enfance ainsi tirillé, le cœur de sa capitale agressé dans son âme, sa mémoire, son identité... ? Cathédrales, mosquées, banques, grands hôtels, Grand Sérail, palais municipal : tout était dévasté, démoli, ruiné, et les deux statues de Béchara el-Khoury et Riad el-Solh, symboles de l'indépendance libanaise, complètement détruites.

Pour ne pas entendre toutes les heures les explosions d'obus, pour ne pas voir se répéter tous les jours les violences, les malheurs, les désastres même et les catastrophes, ce jeune homme se réfugia dans la lecture. Il lut tout ce qui lui tombait sous la main, les mémoires des grands hommes surtout, leurs petits cahiers, leur correspondance. Il y nota l'évolution des idées, les mœurs qui se transformaient, les découvertes qui se succédaient. Il prit plaisir à voir les auteurs parler de leurs joies et de leurs douleurs, de leurs amours et de leurs haines, de leurs espoirs et de leurs croyances, de leurs rêves, leurs craintes, leurs découvertes, leurs conquêtes, leurs inventions... Ces hommes qui laissent tant de leur âme au bout de leur plume.

Il lut Chateaubriand qui avait commencé à écrire ses *Mémoires* à la Vallée-aux-Loups le 4 octobre 1811 et achevé de les relire et de les corriger à Paris, le 25 septembre 1841. Trente ans... Tant d'années... Ce qui le conforta dans l'idée qu'on peut parfois travailler des heures, une journée entière même, pour n'écrire qu'une moitié de page.

Il avait toujours dans ses papiers les fragments d'une lettre adressée par Franz Liszt à un journaliste :



« Je te saurai bien bon gré de mettre deux mots dans Le Journal de Paris sur le concert d'hier soir. Pour cette fois et pour cette fois seulement, je réclame de ton amitié le silence sur les côtés défectueux de mon talent. Je crois avoir bien joué hier au soir, c'est du reste l'avis unanime des gens compétents. Viens donc à mon aide, toi qui me comprends [...] »

Cette lettre donnait à réfléchir, à rêver... Comment un grand compositeur, un pianiste plein de fougue, un virtuose incomparable, pouvait-il vivre ainsi dans l'inquiétude, dans le doute, dans le besoin de l'autre ? Comment pouvait-il être à la fois si grand et si faible ? Comment comprendre qu'un homme de la valeur de Liszt eut besoin de la plume d'un journaliste pour venir à son aide ?

Voici les fragments d'une autre lettre que le jeune homme gardait dans sa mémoire avec la joie et l'admiration qu'elle méritait. Elle était adressée par Louis Pasteur à l'un de ses amis :

« ... Je démontre cette année qu'on peut vacciner ou rendre réfractaires à la rage, les chiens, après qu'ils ont été mordus par des chiens enragés. Je n'ai pas encore osé traiter des hommes après morsure par chiens rabiques. Mais le moment n'est peut-être pas éloigné, et j'ai grande envie de commencer par moi, c'est-à-dire de m'inoculer la rage pour en arrêter ensuite les effets, tant je commence à m'aguerrir et à être sûr de mes résultats... »

La grandeur d'âme est là, dans chaque ligne de cette lettre, pleine d'humanisme, de générosité, de courage et de noblesse. De même, le privilège de la science est là, dans la recherche, source inépuisable de joie et de désintéressement.

Il lit les lettres de Bonaparte à Joséphine de Beauharnais, un empereur qui aime, hait, hésite, comme n'importe quel autre homme... Il lit la correspondance entre Alfred de Musset et George Sand, entre cette dame pleine de cœur et de générosité, et Frédéric Chopin qui a renouvelé le style du piano... Des leçons inoubliables de franchise, de droiture, de respect, et de responsabilité...

Il s'arrête devant cet article de Maurice Druon dans lequel il parle du général de Gaulle écrivain :

« Tous les grands hommes d'État ont écrit, dit-il. Tous les grands hommes d'État ont parlé. Mais il en est bien peu qui soient entrés dans l'histoire littéraire de leur pays en même temps qu'ils entraient dans l'histoire politique ou militaire et qui demeurent doublement dans la mémoire humaine, à la fois comme forgers de destin et comme forgers de mots. Tel apparaît Démosthène pour la lointaine Grèce. Tels pour Rome furent César, Cicéron, Marc Aurèle. Tel est pour l'Angleterre, tout près de nous, Churchill, et tel, pour la France, restera de Gaulle... »

Deux grands esprits, un Immortel de l'Académie Française, et un Chef d'État écrivain, qui a toujours agi comme si l'humanité ne devait jamais l'oublier...

Il reste cloué dans sa maison, abandonné à la lecture, et à l'écriture parfois, pour oublier les massacres, les violences, et éviter les obus, les francs-tireurs dispersés partout sur les toits des immeubles, et ces hommes masqués, qui se trouvent à chaque coin de rue, pour arrêter les gens et les prendre de force vers des destinations inconnues.

Le pays n'avait pas de remède, mais lui si. Il revient quelques années en arrière, quand le gouvernement

canadien lui accorda une bourse pour aller poursuivre ses études doctorales à l'Université de Montréal. Quittant son petit pays de tumultes, de révolutions, d'instabilité, ce pays dans lequel l'avenir de chacun était incertain et sombre, il se retrouva dans ce Canada, beau, vaste, calme, doté de toutes les richesses naturelles. Verdre interminable dont l'horizon semblait sans fin, rues dont l'extrême propreté reflétait la mentalité de ce peuple organisé. Immeubles harmonieux, bien construits, qui contrastent avec ceux de son pays, défigurés par les batailles. Malgré ce contraste géographique, architectural et écologique, il remarqua que le Québec canadien et le Liban avaient en commun la francophonie. Le premier était francophone dans un milieu anglophone, le second ouvert à la francophonie dans ce monde oriental. Les souvenirs défilent dans sa tête... Il a toujours présents devant ses yeux, les concerts, les danses populaires dans les rues, les concours de ski, de patin à glace, les épreuves de motoneiges, les tournois de hockey, la célèbre course en canots à travers les glaces du fleuve Saint-Laurent, et la « cabane à sucre », où, dans la neige, les gens consommaient des produits chauds de l'érable.

Au Canada, avec sa collègue libanaise, ils reçurent un accueil exceptionnel qu'il n'oubliera jamais. Les Canadiens savent accueillir les originaires des pays d'Orient, cette partie du monde mystérieuse et mystique, berceau des religions célestes. Évoquer l'Orient en Occident c'était comme si l'on répandait la belle odeur de l'encens.

À cette époque, les Libanais étaient peu nombreux à l'Université de Montréal. Là, il connut de grands professeurs : Louis-Bertrand Geiger, Henri-Irénée Marrou, Paul Ricoeur, Louis Lachance, Louis-Marie Régis, Benoît Lacroix...

Ce fut sous la direction de Louis-Bertrand Geiger qu'il écrivit sa thèse sur la place du verbe dans la pensée arabe. Il se rappelle une lettre que Louis Lachance, le doyen de la Faculté de Philosophie, adressa à l'ambassadeur de son pays à Ottawa et dans laquelle il écrivit :

Faculté de Philosophie
Case Postale 5128
Montréal
le 13 Février 1961.

Son Excellence M. l'Ambassadeur,
Ambassade du Liban
Roxborough Bldg.
Elgin St.,
Ottawa, Ont.

Excellence,

J'ai l'honneur de vous faire parvenir les résultats des examens des deux élèves de votre pays qui fréquentent notre Université. Il est superflu de vous dire, Excellence, que je suis fier de vous présenter ces notes, car, comme vous pourrez en juger, elles sont excellentes. Permettez-moi d'ajouter que les deux jeunes gens qui représentent ici votre pays font preuve d'une grande distinction et d'une grande application. Autant vous dire que si jamais vous en avez d'autres de la même qualité à nous envoyer, nous serons heureux de les accueillir.

Louis Lachance, O.P.
Doyen.

À son retour dans son pays d'origine, il enseigna avec beaucoup de joie, d'amour et de fierté à l'université dans laquelle il fut étudiant, juste à ses débuts, quand elle était en train de naître et de se développer. D'éminents professeurs, des noms célèbres comme René Habachi, Kamal el-Hage, Jamil Saliba, Jérôme Ghaïth, Sélim Abou, Nizar Zein, Afif Osseyran, Hassan Moucharrafeh, Badih Takieddine, Boutros Dib, Assad Rustom, Khalil al-Jorr, Gilbert Akel, Georges et Henriette Tohmé, Tanios el-Hage, Loutfallah Sarraf, Farid Najjar, Fouad Boustany... furent tous heureux de le retrouver, et lui, fier de devenir leur collègue. Mais le destin vint mettre fin à cette carrière académique tant désirée, pour l'engager dans le domaine de l'Éducation nationale, au titre de « directeur de l'enseignement primaire et complémentaire ». C'était en 1968. Parfois le destin nous réserve des surprises, peut-être même ce qu'on désire le moins. Qu'est-ce que ce destin qui se permet d'intervenir dans la vie des gens et de tout chambarder ? Qu'est-ce que ce destin qui vint le lancer dans de nouvelles batailles, de nouveaux conflits, de nouveaux défis, lui dont la vie n'avait été qu'une succession de guerres ?

Pour une éducation meilleure



J'AIMERAI bien maintenant donner la parole à cet homme auquel le destin a réservé tant de surprises. J'aimerais bien le laisser parler à la première personne pour être lui-même, pour permettre aux souvenirs de le visiter à la première personne, même si nos souvenirs défilent parfois en nous, en nous donnant l'impression qu'ils concernent une troisième personne, un peu comme dans un rêve.

À l'éducation, comme dans la vie en général, je n'ai rencontré que des défis. Je ne savais pas encore que j'avancerais à contre-courant, contre vents et marées. On dirait même qu'à l'éducation au Liban, c'est tout comme au Liban lui-même, tout le monde sur le territoire doit se tenir en tenue de bataille, et, comme toutes les autres batailles, celle de l'éducation avait commencé ; mais, comme elles toutes aussi, l'armée qui la commence, ne peut jamais savoir ni quand ni comment elle va finir.

Oui, bien sûr, on projette une bataille, on la planifie, on la «logistifie» si l'on me permet le terme. On est sûr d'en prévoir les obstacles, mais on ne peut savoir avec certitude, ni voir avec précision, le profil final de sa structure définitive au bout du chemin.

Le risque est grand, la chance aussi, et c'est pour cette raison que, modestement, mais de tout cœur, je parle de l'éducation que j'ai connue personnellement, celle que j'ai vécue moi-même et tous ceux qui ont bien voulu m'accompagner à l'enseignement primaire libanais.

En 1969, nous avons publié notre première étude sur l'enseignement public, dans laquelle nous avons préconisé, en guise de conclusion, une solution aux problèmes de l'enseignement au Liban, dans le cadre d'une nouvelle carte scolaire, dénommée, et pour cause, «projet de regroupement scolaire». Cette étude a été une première dans les annales de l'éducation au Liban : il fallait de toute urgence restructurer l'enseignement dans le pays. C'est ainsi que, dès cette époque, nous avons repéré l'urgence d'agir. Les lacunes étaient graves, les agissements aussi.

À l'époque dont nous parlons, il s'agissait d'un pays heureux où tous les enfants allaient à l'école, mais le malaise était évident. En effet, l'étude que nous avons entreprise a montré pour la première fois, qu'à cette date, 21 % de l'ensemble des écoles et 26 % des écoles rurales avaient un effectif ne dépassant pas les trente-cinq élèves ; 66 % des écoles primaires et complémentaires avaient un effectif de moins de deux cents élèves, répartis sur les dix années d'enseignement.

Cet éparpillement des écoles conduisait à un éparpillement parallèle des énergies et des efforts déployés dans l'enseignement public. Ainsi le taux élèves/maître était de 18 au

Liban, alors qu'il était de 35 en moyenne dans la plupart des pays, tant développés qu'en voie de développement.

De même, cette étude a montré que les locaux et les équipements scolaires souffraient de carences significatives : 86 % des bâtiments étaient initialement destinés à l'habitation. Plus de 50 % des salles de classe étaient exiguës et 81 % des écoles démunies : pas de bibliothèques, pas de laboratoires, pas de matériel didactique. Cet état défectueux se traduisait par des taux d'échec et de déperditions scolaires élevés : le premier atteignait plus de 22 % de l'effectif scolaire, quant au taux de déperditions, il dépassait facilement les 60 %.

Parmi le personnel enseignant, il y avait un faible pourcentage de maîtres ayant été réellement préparés à leurs fonctions. La déficience de la formation de base était aggravée par l'absence d'une formation permanente en cours d'exercice.

Partant de cette situation, nous avons préconisé la création d'un réseau rationnel d'écoles publiques, localisées dans des centres urbains et ruraux, et dotées de ressources humaines et matérielles qui en feraient de véritables foyers de culture et d'éducation. Tel a été le point de départ de la réforme de l'enseignement libanais qui devait mettre un terme à la dispersion énorme des énergies et au gaspillage des moyens financiers.

Cette réforme a visé essentiellement à mettre en place un système d'éducation national, accessible à tous les Libanais, susceptible de réduire les disparités géographiques, confessionnelles et sociales, et de contribuer, petit à petit, à renforcer l'unité du peuple libanais, à stimuler le développement économique et social du pays. Cette optique – à dimensions pédagogiques et nationales – nous a conduits à faire appel à l'UNESCO et à la Banque mondiale pour aider à la mise en œuvre de la solution proposée et au financement

de l'implantation d'un réseau scolaire correspondant d'une façon réaliste et adéquate aux besoins de la population.

Point besoin de dire que cette réforme a suscité toutes les réactions possibles et imaginables de la part de beaucoup de gens et d'institutions privées de tous bords et de toutes confessions, ceux-là ne réalisant pas qu'il s'agissait purement et simplement d'un plan de sauvetage de notre système d'enseignement officiel qui, malgré tout, connaissait, dans la première moitié des années 70, des taux annuels d'accroissement très élevés. Les effectifs scolaires augmentaient en effet chaque année de 6 % dans les enseignements préprimaire et primaire, de 15 % dans l'enseignement complémentaire, et de 18 % dans l'enseignement secondaire.

Ai-je besoin de dire qu'il y avait là une forte demande sociale d'éducation et que l'État libanais devait déployer des efforts considérables pour pouvoir y répondre ?

Évidemment, une réforme pareille, si elle venait à se réaliser, pouvait porter atteinte à beaucoup d'écoles privées que je me permets d'appeler « les écoles-boutiques » ; mais de là à porter atteinte à certaines écoles de grande renommée et d'un niveau élevé, l'ambition aurait davantage relevé de la chimère que de la réalité. En tous les cas, cette ambition ne pouvait pas être celle de l'équipe qui avait préconisé cette réforme ; une équipe alors formée de jeunes qui s'étaient portés volontairement au service de leur pays en servant son éducation, et qui avaient du mal à comprendre ces manifestations estudiantines manipulées par je ne sais quelle main, et cette valse de démissions de responsables et de ministres qui, les uns étant pour la réforme, les autres pour la stabilité et le fait acquis, se voyaient du jour au lendemain démis de leurs fonctions.

Tout ceci n'a pas empêché l'UNESCO de donner suite à l'appel du gouvernement libanais. Un processus de

coopération s'est ainsi amorcé entre le Liban, l'UNESCO et la Banque mondiale. Un grand nombre d'experts internationaux sont venus et sont repartis de chez nous, accompagnant ainsi cette valse de démissions de nos ministres de l'Éducation.



Avec René Maheu (directeur général de l'UNESCO),
Yaacoub Sarrouf (président du Conseil exécutif de l'UNESCO),
Hicham Nachabé (secrétaire général de la Commission nationale
de l'UNESCO) et M^{gr} Jean Maroun (représentant du Liban au siège
de l'UNESCO à Paris).

Quatre missions UNESCO-Banque mondiale se sont déplacées au Liban entre 1971 et 1972, essentiellement en vue d'examiner le projet de réforme contenu dans le « plan de regroupement scolaire » :